

N°. 380.

L'AMI DU PEUPLE,
O U
LE PUBLICISTE PARISIEN,
JOURNAL POLITIQUE ET IMPARTIAL,
Par M. MARAT, auteur de l'Offrande à la patrie,
du Moniteur, du Plan de constitution, &c.

Vitam impendere vero.

Du Mercredi 23 Février 1791.

La patrie aux abois.

A peine la cour, les ministres et les courtisans furent-ils revenus de la terreur où les avoient jettes la prise de la Bastille et le sacrifice sanglant de quelques exacteurs royaux, qu'ils ne songerent plus qu'à se ressaisir des reines flottantes du pouvoir qui venoient de leur échapper. Dès lors cinq cens conspirateurs deliés se mirent à machiner force complots pour forger au peuple des chaînes plus lourdes encore que celles qu'il venoit de rompre. Force leur étoit cependant de quitter le ton insolent du despote et de ses valets pour feindre le langage séducteur de la bienfaisance et de la justice : c'étoient des loups timides qui se couvroient de peaux d'agneaux.

Depuis quelques tems l'administrateur hypocrite des finances travailloit à attirer sur le royaume les

fléaux de la famine et de l'indigence, en accaparant les grains en le numéraire ; tandis qu'il s'efforçoit de réduire le peuple par la misère et la faim, un courtisan perfide, qu'une réputation usurpée avoit appelé à la tête des gardes bourgeoises, enlevoit à la patrie ses défenseurs, en les isolant du reste des citoyens par l'uniforme, et en les divisant entre eux par différentes distinctions, propres à leur inspirer un esprit de corps. De son côté, le cabinet enlevoit au peuple ses défenseurs dans le sénat, en corrompant les uns après les autres ses représentans : et bientôt les membres des différens comités ne s'occupèrent qu'à forger des décrets funestes, au moyen desquels sous la fausse attribution de pouvoir exécutif, ils remettoient dans les mains du prince tous les ressorts de l'autorité et enlevoient aux peuples tout moyen de défense. Enfin la noire bande des conspirateurs envoyoit des émissaires dans les provinces, pour y enrôler des nuées de conjurés, en même tems qu'ils soudoyoient une multitude de plumes venales, pour tromper le citoyen patriote par des faux bruits, l'égarer sur les desseins de ses ennemis, et l'endormir sur le bord de l'abîme en lui prêchant la soumission aux loix impuissantes (1) pour

(2) Les endormeurs ne cessent de prêcher la soumission aveugle aux loix ; ils prétendent que le citoyen éclairé n'a pas le droit de les examiner, et qu'il est obligé de se soumettre même aux plus injustes. Dans ce cas c'est un grand crime à leurs yeux que l'insurrection des 12, 13 et 14 Juillet ! La prise de la Bastille est donc un crime horrible ! La révolution est donc une suite de crimes horribles, car elle n'a eu lieu qu'en foulant aux pieds les loix qui étoient en vigueur ? Ainsi la constitution qui en est résultée est donc un tissu d'horreurs ? Comment donc s'en disent-ils les amis ? Comment prêchent-ils l'obéissance aux décrets qui sont le renversement des anciennes loix qu'ils remplacent ? Concluons que ces endormeurs sont des imbéciles en contradiction avec eux-mêmes, ou qu'ils sont de mauvaise foi. Oui, sans doute, ils sont de mauvaise foi ; tout au-

le défendre, et le recours aux tribunaux qui protégeoit ses oppresseurs.

A tant d'artifices ténébreux, mis en jeu contre vous, François, qu'avez-vous opposés pour vous défendre? Quelques sacrifices sanglans consommés par la plebe. Ils suffisoient sans doute pour établir votre liberté, si vous n'aviez pas permis qu'on enchaina par la crainte de vos armes les infortunés qui exposoient leurs vies pour assurer votre bonheur. Le dirais-je, vous avez même poussé la stupidité (1)

tant que leur chef qui demande que l'on punisse les insurrections qu'il représente comme le plus saint des devoirs. Laissons là ces hypocrites, toujours forcés de démentir leur propre doctrine dans ses applications et observons que le seul moyen d'être conséquent dans tous les points et d'accord avec soi-même, c'est de distinguer les loix, et de n'en vouloir que de bonnes pour pouvoir leur obéir. Que l'on ne dise pas que si chacun avoit la liberté d'examiner les loix et de refuser de leur obéir, lorsqu'elles ne lui paroissent pas justes, il en résulteroit une anarchie complete. Je réponds que l'objection est futile, car pour être justes, il suffit que les loix ne soient pas opposées aux droits reconnus de l'homme et du citoyen, aux droits reconnus de la nation; points évidents sur lesquels tous les hommes sensés sont d'accord, lorsqu'ils n'ont aucun intérêt à les contester; et puis cette résistance à la loi ne doit avoir lieu que lorsque la constitution se fait, et que les loix ne sont pas encore solennellement sanctionnées par le peuple. Enfin, la sanction solennelle du peuple, lorsqu'on a donné le tems à l'opinion publique de se former et de se manifester librement, y met le sceau du respect, et force la soumission. Il n'y a donc que les ennemis de la liberté qui prêchent l'obéissance des loix, qu'ils seroient les premiers à combattre, s'ils ne les trouvoient à leur avantage. Voyez si les ex-nobles se sont soumis au décret qui annule les titres héréditaires.

(1) J'ai été pendant six mois le seul en France qui l'ait combattue : j'en voiois les funestes effets.

jusqu'à applaudir à la loi martiale ; loi funeste , à l'abri de laquelle les implacables ennemis de la liberté ont machiné tranquillement pour la détruire. Mais qu'avez-vous substitué aux exécutions populaires ? Un vain habil , de vains discours , de vaines motions. Paris étoit partagé en 60 districts ; aujourd'hui il l'est en cent sociétés différentes , ou chaque jour , on forme de nouvelles résolutions dont aucune n'est suivie. Depuis que ces sociétés existent il s'y est fait cent mille motions et deux mille arrêtés : montrez-m'en un seul qui ait produit le moindre effet. O nation habillarde et présomptueuse , ta sottise vanité t'a perdue et te perdra toujours : peu importe à tes membres , patriotes prétendus , le salut de la patrie , pourvu qu'ils se mettent en montre , qu'ils pérorent et se fassent applaudir. Au lieu de tant de discours d'apparat , de tant d'avis à prétentions pour apporter remède à nos maux et prévenir les malheurs qui nous menacent , que n'avez-vous eu recours à vos bayonnettes ? Quelques coups mortels portés aux chets des conspirateurs vous eussent mieux servi que toutes vos harangues fleuries , et toutes vos résolutions puériles , qu'un même jour voit naître et mourir , et dont vous ne vous souvenez même le lendemain. Ou plutôt , que ne vous êtes vous tenus les bras croisés , et n'avez-vous laissé aller la plebe ? Avec quelques bouts de corde elle vous auroit délivré en un mois de tous vos ennemis , et aujourd'hui vous jouiriez de la liberté au sein de l'abondance et de la paix.

Peuple aveugle , sans chefs , sans guide , sans jugement , que d'adroits frippons mènent à leurs gré ! Peuple d'idiots , incapable de s'instruire à l'école de l'adversité , et pour lequel les leçons de l'expérience sont toujours perdues ! Peuple d'enfants , que le premier jongleur effronté réussit toujours avec un conte bleu , à détourner des soins de son salut , au milieu même des calamités publiques : pour te remettre à la chaîne , il suffit donc de t'amuser !

En bute aux attentats multipliés que tes ennemis te permettent à la fois contre tes meilleurs citoyens , tes sections et tes sociétés fraternelles avec leurs

arrêtés, offrent l'image d'une bande de polissons qu'un pédagogue s'amuseroit à faire poursuivre une poignée de mouches. Si les patriotes de la capitale avoient eu le sens commun, ils ne se seroient attachés qu'à un seul objet, mais un objet majeur, et ils se seroient réunis pour le poursuivre jusqu'à ce que justice fût faite. S'ils avoient suivi cette marche contre les coupe-jarrets du général dans l'affaire de Rotondo, ou contre ses assassins dans le massacre de la Chapelle, en demandant justice à grands cris et les armes à la main s'il eût été nécessaire, jusqu'à ce que les brigands soudoyés par le courtisan contre-révolutionnaire, eussent expiré sur la roue; croyez que vous n'auriez jamais eu besoin de demander deux fois justice : les traîtres à la patrie qui dominent dans le sénat ou qui sont au timon des affaires, eussent tremblé de conspirer contre vous; et surs de prier eux-mêmes s'ils poursuivoient le cours de leurs machinations, ils fussent revenus sur leurs pas, et vous eussent donné satisfaction sur tous les points. Pauvres François ! vous êtes de vieux enfans qui ne marcherez jamais sans lisières : une sottise vanité vous aveugla d'abord sur vos promesses : vous aviez pris la bastille, qui eut osé vous attaquer ? Hélas, on vous a remis dans les fers comme des imbéciles, et on va vous traiter comme des muets. Depuis 18 mois, je ne cesse de vous crier que la liberté ne se conquiert que les armes à la main, et qu'il est impossible, de la manière dont vous vous conduisez, que vous échappiez à la guerre civile. Sourds à ma voix, vous vous êtes endormis dans les bras de vos ennemis ; et à présent qu'ils sont prêts à vous égorger, vous êtes allarmés des dangers qui vous menacent et vous ne faites rien pour vous y soustraire. Vous avez laissé échapper les tantes du roi, peut-être le dauphin avec elles ; le frère du monarque s'apprête à fuir à son tour, et vous le laisserez échapper encore ? Lui-même et sa femme s'échapperont enfin. . . . Ah ! je frémis de songer aux malheurs qui vous attendent : à peine le monarque sera-t-il sur la frontière, que les cohortes ennemies s'avanceront vers nos foyers pour faire ruisseler le sang, si déjà vous ne les égor-

gez par les brigans que le général entretient dans vos murs. Rien ne sera épargné, hommes, femmes, enfans, vos mandataires eux-mêmes seront les premiers sacrifiés. Alors, alors, vous vous rapellerez les conseils salutaires de *l'Ami du peuple*, et vous vous arracherez les cheveux de ne les avoir pas suivis.

Pauvres badauts, vous êtes pillés, volés, opprimés et vendus par vos délégués, fonctionnaires publics : vous êtes volés, vendus et trahis par vos représentans ; vous êtes volés et trahis par votre prince et ses ministres.

Louis XVI nous trahir, après tant de promesses sacrées, tant de sermens solennels ! après la parole d'honneur d'un gentilhomme, d'un desoendant d'Hugues Capet ! S'il ne vous trahissoit pas, auroit-il souffert les complots éternels de ses ministres ? Les souffriroit-il aujourd'hui ? Verroit-il tranquillement ce raseblement des troupes autrichiennes sur vos frontieres. Permettroit-il à son cousin Capet Condé et à son frere Capet d'Artois de courir l'Europe en factieux, pour soulever les puissances étrangères contre vous, enrôler des armées de brigands pour vous égorguer ? Si l'assemblée nationale ne vous trahissoit pas à son tour, auroit-elle attenté de tant de manieres à vos droits et à votre liberté ? Auroit-elle fait évader tant de traîtres à la patrie ? Auroit-elle arraché au glaive de la justice tant de conspirateurs ? Auroit-elle souffert tous ces fugitifs ? Ne les auroit-elle pas déclarés proscrits, s'ils n'étoient pas rentrés à une époque fixée ? N'auroit-elle pas déclaré d'Artois déchu de toute prétention à la couronne ? Ne lui auroit-elle pas retirés les bienfaits de la nation ? Elle va, dites-vous, rendre contre les émigrans un décret, qu'elle a chargé son comité constitutif de rédiger d'après la motion de Barnave. Pure jonglerie que tout cela. Barnave et Pétion ont paru le solliciter pour faire cesser des bruits malheureusement trop bien fondés, quelque injurieux qu'ils soient à la famille royale, et se rehabliler un peu dans l'opinion publique depuis les infâmes décrets sur la maréchassée, le siege de la haure cour nationale, et le subside de 78 millions, qu'ils ont laissé passer

sans dire un seul mot. Fréteau, Mrtineau, et qui pis est, d'André le ministériel, ont appuyé la motion; en faut-il davantage pour démontrer que c'est une farce jouée? Peut-être même est-elle concertée avec Malouet et Foucault (1) pour se mettre en mesure et faire preuve de bonne volonté. Souvenez-vous du décret des commissaires de Nanci. Les malheureux patriotes de la ville et de Château-Vieux étoient déjà égorgés que le décret n'étoit pas encore sorti du bureau des comités militaire, diplomatique et constitutif. Que dis-je, peut-être Monsieur, qui faisoit ses paquets le soir même de la motion, n'est-il déjà plus à Paris. Peut-être le dauphin n'y est-il plus. Peut-être l'Autrichienne n'y est-elle plus elle-même, quoiqu'il en soit, ce n'est point le décret qui les empêchera de partir. Pour leur en donner le tems, le comité vénal présentera d'abord le projet insignifiant qu'il faudra remettre dix fois sur l'enclume, avant qu'il ait pris figure; à moins que les peres conscrits ne se piquent au jeu, comme ils s'y sont piqués lorsque j'ai annoncé que les bégüines fugitives avoient un passeport de l'assemblée nationale. Ce qui est l'exacte vérité.

Dilapidation du bien des pauvres pour faire frapper des médailles d'or à la gloire du général contre-révolutionnaire, et les distribuer aux officiers de l'armée parisienne, qui s'engageront à trahir la patrie.

Depuis le 13 jusqu'au 20 de ce mois, le nommé Venette, ancien garde du corps, chevalier de St. Louis, anti-révolutionnaire et commandant du bataillon de St. Louis de la Culture a convoqué trois fois la section de l'arsenal pour l'engager par ses émissaires (les nommés Bernard, lesquels d'une catin du dilapidateur Choiseul et Vigneux, commis de Lavo-

(1) Un des leurs des ennemis de la révolution est de paroître quelquefois épouser la cause du peuple. C'est ainsi que le courtisan Boislandry faisoit valoir son respect pour l'égalité des droits dans la suppression des droits d'entrée, et que Malouet et Cazalès réclamoient la liberté de la presse en faveur des ennemis de la constitution.

sier agioteur et pensionnaire royal ,) a décerner une médaille au général Mottié chef des conspirateurs. Quoiqu'il eût envoyé des billets à toutes les portes a peine vingt citoyens se rassemblerent-ils , et il n'osa faire prendre aucune délibération. La seconde fois , l'assemblée traita de trigauderie la proposition des valets du héros des deux mondes , et décida que le général seroit remercié , s'il y avoit lieu , lorsque la constitution seroit achevée et la liberté établie. Ces ennemis du bien public , voyant leur coup manqué , ont rassemblé cinquante aristocrates fieffés , lesquels ont accepté le beau projet sous le nom de la section , avec invitation aux 47 autres d'en faire autant , et de décerner la médaille au dieu Mottié , au nom de l'armée parisienne.

Pour engager tous les officiers des bataillons à se joindre aux mouchards et à favoriser ce glorieux projet , on leur a permis à chacun une médaille d'or du poids de quatre onces ; les commandans en auront deux.

Toutes les sections curieuses de se déshonorer , et tous les officiers jaloux de se couvrir d'opprobre sont invités à envoyer sans délai leur adhésion au Sr. Venette , premier mouchard du bataillon de Saint-Louis de la Culture ; l'Ami du peuple aura soin d'en publier la liste.

Evénement.

Les sieurs Ducastel et Rossignol , tous deux vainqueurs de la Bastille , et tous deux témoins principaux dans le procès intenté aux mouchards du général , qui ont assassiné Rotondo , viennent d'être attaqués en même-tems d'affreuses coliques d'entrailles , on les croit empoisonnés. Les chirurgiens patriotes sont invités à leurs prêter les plus prompts secours , à les ouvrir en cas de mort et à constater le crime. On invite aussi tous les autres témoins contre les coupe-jarrets de Mottié , les défenseurs de Rotondo , et Rotondo lui-même , d'être sur leurs gardes et de n'avoir aucune relation avec des personnes suspectes ou peu connues.

MARAT , l'ami du peuple.

DE L'IMPRIMERIE DE MARAT.